



**HAL**  
open science

## D'un monde condamné à l'utopie

Marc Breviglieri

► **To cite this version:**

Marc Breviglieri. D'un monde condamné à l'utopie. Valdès, L. Des utopies réalisables, A.Type, pp.11-22, 2013. hal-03248347v1

**HAL Id: hal-03248347**

**<https://hal.science/hal-03248347v1>**

Submitted on 7 Jun 2021 (v1), last revised 22 Jun 2021 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# D'un monde condamné à l'utopie

Marc Breviglieri

*L'utopie germe en cheminant vers un ailleurs.* Tout est sans doute parti d'une odyssee un peu folle et parfaitement heureuse: s'en aller à la rencontre du Levant, marcher en direction d'un rendez-vous imaginaire vers l'est, ce bel ailleurs qui projette sa lumière devant lui-même et qui depuis toujours aime le pas des voyageurs. Laura Sanchez et Laurent Valdès ont d'abord tressé les fils essentiels de «des utopies réalisables» pendant cette aventure, en s'élançant vers ce point d'horizon comme on engage une lecture, avant de nous remettre entre les mains et sous les yeux un véritable message polyphonique<sup>1</sup>. Ils se mirent donc en route pour un périple de 100 jours, partant de Lisbonne où l'aspiration s'est faite sentir, mettant le cap vers la Sibérie puis regagnant Hong-Kong, sur un rythme qui ne dépassa jamais la vitesse d'un train en marche... Il n'était pas question dans cette aventure d'une errance programmée ou d'une quête d'exotisme, mais bien d'une intention de s'approcher des «possibilités latérales du réel»<sup>2</sup>, de comprendre et montrer que la mobilité de l'imaginaire demande d'étirer l'espace en tout sens, en ouvrant des cheminements à l'étrangeté et à l'altérité, et par là, en

1 Le 8 juin 2012, L. Sanchez et L. Valdès réalisaient une remarquable performance, *du couchant au levant, et retour*, à la Bibliothèque de la Cité de Genève en produisant un assemblage complexe de traces reflétant leur esquisse cheminatoire vers le Levant. On peut consulter leur projet d'écriture: <http://ducouchantaulevant.nusquama.ch>

2 R. Ruyer, *L'utopie et les utopies*, Presses Universitaires de France, Paris 1950.

y redéployant le regard posé sur le monde. L'un comme l'autre, ils se sont d'abord laissés porter par la jubilation de l'exploration, et puis, avec leurs propres outils, ils se sont mis à l'interminable travail de la reconfiguration du monde : filmant longuement pour avoir le temps de voir autrement, cherchant des textes qui résonnent avec l'espace parcouru, redessinant des cartes géographiques pour ouvrir des dimensions sensibles inédites ou peut-être simplement oubliées... Le projet « des utopies réalisables » prenait forme dans cette première démarche qui l'anticipait dans la mesure où il était déjà question de recomposer depuis le monde la multiplicité du sens. Un monde entrevu en son épaisseur, laissant ouverts les possibles et l'inattendu, un monde qu'on aborde patiemment par ses lacis et ses méandres, là où le multiple et le divers soutiennent à la fois sa force vivante, sa propre cohésion et sa formidable beauté.

*Retour à Genève.* Il fallait désormais laisser sa place au symétrique de la lecture : l'écriture, cette autre manière d'aller chercher l'horizon d'expériences lointaines et d'ouvrir des pointes d'espace à l'avant. Il n'y a rien de surprenant à venir parler d'utopie dans une librairie. En particulier dans la Librairie du Boulevard, espace autogéré depuis presque quarante ans, bien connu pour son ouverture aux géométries textuelles les plus singulières et à l'intensité du dialogue entre le public et les auteurs. L'utopie représente en soi un genre littéraire spécifique qui, dans son propre mouvement découvrant, offre une expansion ambiguë au monde. Ambiguë en cela qu'elle prétend à la réalisation tout en revendiquant l'impossible, qu'elle enchevêtre confusément le sensé et l'insensé, introduisant un doute sur sa plausibilité, ou plutôt une énigme relative à sa virtualité et à la manière dont elle pourrait s'accomplir. C'est pour cela que l'utopie se prête si bien à la rencontre dialogique, à la discussion relancée sans fin. Et c'est donc notamment pour cette raison que six fois dans

un intervalle de quatre mois, une rencontre s'est tenue à Genève sur le thème des utopies réalisables. Cinq fois, la Librairie du Boulevard dut « pousser ses murs » pour accueillir un public nombreux et attentif venu entendre se croiser des perspectives ou se confondre des points de vue ; une fois le Cinélux (autre structure autogérée) fit salle comble à l'occasion de la projection des *Sentiers de l'Utopie* suivis d'un débat placé sous le signe des initiatives militantes « post-capitalistes »<sup>3</sup>. À tous les coups, le débat s'est joué autour de cette ambiguïté constitutive de l'utopie, permettant de mieux comprendre ce qui d'elle, malgré ce qui lui résiste et lui fait obstacle, permet encore d'imaginer des espaces éclairants, des gestes d'ouverture, des élans ascensionnels capables d'emporter des possibilités de fondement alternatif du commun. Et ce qui lui résiste aujourd'hui semble tout particulièrement pesant, plombé par un mouvement sans précédent de colonisation par les mesures d'évaluation concernant des pans entiers de la vie quotidienne, politique ou scientifique. Les observatoires, instituts de sondage, agences de certification de la qualité, bureaux d'étude prolifèrent dans le but d'effectuer des mesures, de définir des propriétés et de réaliser des classements. Or cette colonisation semblerait vouloir rabattre la dynamique imaginative et reconfigurante de l'utopie sur la formulation méthodique et systématique d'objectifs, à leur tour mesurables, qui prétendent concentrer en eux-mêmes les formes « légitimes » du possible<sup>4</sup>. C'est peut-être par là que l'on peut commencer à envisager la chape menaçante qui pèse sur l'avenir des utopies, quelque chose qui engorge le devenir de l'imaginaire et contribue sournoisement à faire que, partout sur le

3 Cf. « Abeilles et archipels. Notes pour la fin et de nouveaux commencements », in I. Fremeaux et J. Jordan, *Les Sentiers de l'Utopie*, La Découverte, Paris 2011.

4 L. Thévenot, « Le gouvernement par l'objectif à l'épreuve de la critique : métamorphose des évaluations autorisées », in G. de Larquier, O. Favereau et A. Guirardello (éds), *Les Conventions dans l'économie en crise*, La Découverte, Paris 2011.

sol commun du monde, la vie terrestre s'épuise et se réduit dans un espace englobé par le calcul.

Il faut bien dire de ces rencontres à quel point elles ont donné l'occasion d'esquisser un portrait particulièrement sombre et pessimiste de nos sociétés contemporaines. Le point de vue de nulle part de l'utopie, aussi stupéfiant qu'il puisse sembler à travers ses formulations plus ou moins insolites, souligne par un effet de miroir que c'est bien plutôt notre propre monde actuel qui doit pouvoir nous apparaître comme étrange et inquiétant. Et que ce monde repose sur un sous-sol commun voilé ou invisible, qui oriente et structure nos dispositions à être affectés par ce qui se passe. Or, en un sens, ce que l'expérience commune a sédimenté en évidence demeure précisément le fond obscur qu'il convient d'éclairer pour que la liberté soit révélée à elle-même, et réveillée. Le fait même de s'interroger sur le dévoilement mis en lumière par la fiction utopique convoque, de manière irréductible, la nécessité de brouiller et de faire voler en éclats cette évidence sédimentée. C'est en cela que la force excentrique de l'imaginaire utopique permet non seulement de suspendre un ensemble de certitudes reflétant l'ordre dans lequel est bloquée la réalité (et sa lecture), mais qu'elle se fait aussi l'alliée de la critique en introduisant des espaces de sens et des ressorts d'interprétation permettant de lire les différentes contradictions et les maux structurels qui minent la société. Et du point de vue de l'utopie, ces contradictions et ces maux confinent toujours en dernier lieu à une question d'ordre politique et à la nécessité de s'affronter au problème du pouvoir et de sa possible critique<sup>5</sup>. Qu'il en aille, comme il en a été question dans les rencontres, de la marchandisation radicalisée des échanges, de la prégnance d'une mystification

5 Cf. P. Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie*, Éditions du Seuil, Paris 1997.

consommériste dans les modes de vie contemporains, du règne polymorphe de la propriété privée, de la ville perdant ses propriétés de ville, de l'empoisonnement de notre planète auto-entretenu par l'industrie agroalimentaire, de la ruine de la diversité du vivant ou de la faillite des principes de justice sociale, c'est finalement vers la dénonciation de l'émergence de formes plus ou moins nouvelles d'oppression ou de tyrannie que la discussion inévitablement pointait. Et à travers cela, ce sont bien les structures de l'autorité et leurs systèmes de légitimation qu'il a fallu questionner, en intégrant au passage les métamorphoses qu'induit sur les différentes institutions (États, organisations économiques ou de la société civile, famille, ...) l'afflux considérable des échanges informationnels et marchands qui nourrissent le déploiement du capitalisme contemporain. S'il est un aspect du monde actuel que ces rencontres sur l'utopie ont pu souligner clairement, c'est la contradiction et l'aberration d'un système qui finit par menacer sa propre existence et par là même, la survie de l'humanité et la préservation de son habitation terrestre. C'est, autrement dit, le fait que l'accumulation hyperbolique de ressources et la démultiplication infinie de la puissance des moyens d'agir débouchent, lamentablement, sur une impasse planétaire.

Penser les utopies comme «réalisables» c'est, d'une certaine manière, ouvrir le champ des possibles tout en maintenant des points d'appui dans l'existant. Il faut notamment, pour cela, que l'utopie puisse imprégner la réalité quotidienne en générant une charge et une impulsion émotionnelles. Une puissance émotionnelle répartie entre un espoir et une conviction, dirigée à la fois vers l'espoir de peser sur la réalité et vers l'adhésion à un certain modèle idéal et véritablement alternatif de communauté. La distinction, sur laquelle sont revenus plusieurs fois les participants des rencontres, entre «utopie programmatique» et «utopie modèle», trouve ici un sens

dynamique dans la tension dialectique qui oppose les deux termes. Entre le réalisable (qu'on projette ou programme) et l'impossible (qu'on modélise abstraitement au regard d'un principe transcendant), une tension inapaisable nourrit et mobilise ceux pour qui les fictions utopiques représentent un puissant motif d'existence et d'engagement. Décisif est ici le pouvoir d'agir qui s'alimente de cet écart en tension : il représente le noyau mobilisateur d'énergie et de tension émotionnelle qui peut maintenir les élans individuels accrochés au rêve utopique d'un monde différent malgré la charge de réalité que suppose le projet de sa transformation radicale. Toutefois on retiendra de ces rencontres que le portrait sombre et pessimiste du monde actuel infléchit ce pouvoir d'agir vers son aspiration la plus réaliste. Comme s'il fallait coûte que coûte se garder de formuler des prémisses imaginaires trop fantaisistes ou décalées. Comme si une certaine urgence liée aux menaces qui pèsent désormais clairement sur notre espèce et son environnement imposait d'abord de s'atteler à la question triviale de notre propre survie, et donc, pour commencer, au problème posé par la déstabilisation irrémédiable et désastreuse des grands équilibres cosmiques et biologiques. L'ossature actuelle des mouvements militants agitant des utopies tend donc à être prioritairement calibrée pour devoir « faire avec » un état des lieux affligeant et pour se cantonner à poursuivre une fiction paradoxalement essentielle et modeste. Essentielle pour les raisons que l'on vient de mentionner, et qui font que dorénavant l'homme est condamné à envisager l'environnement terrestre comme abri primordial pour la vie sur le registre de l'utopie. Modeste en cela qu'il ne s'agit « que » de sauver ce qu'il nous reste et de reconstruire progressivement les conditions terrestres qui garantissent notre survie. La force motivante de l'imagination politique se tourne clairement vers ce qui est encore possible du côté de l'agir, pour réintroduire de la lucidité dans l'usage du monde, pour lutter sur place contre l'implacable avancée d'un sombre destin terrestre. Les

utopies contemporaines s'accrochent plus que jamais à ce que nous pouvons encore atteindre, malgré l'ensemble des effets cumulatifs et irréversibles qui semblent échapper à notre contrôle : « C'est dans l'encore que souffle le véritable esprit de l'utopie qui ne doit pas vouloir se « réaliser » sans se méprendre sur lui-même. »<sup>6</sup>

De quelle manière, alors, pouvoir soulever, jusqu'à notre horizon contemporain, des utopies qui nous fassent encore rêver ? Comment, pour reprendre les mots de Michel de Certeau, dessiner des « figures cheminatoires » qui puissent « dilater des éléments d'espace » afin de pouvoir s'y tenir à demeure, c'est-à-dire d'y exercer tous les ressorts créatifs de l'appropriation ?<sup>7</sup> Quelles sont ces « places » qu'il nous faut prendre et occuper ? Nous touchons à la question qui a véritablement structuré l'échange entre les différents intervenants de ces rencontres et le public qui s'est volontiers prêté au jeu du dialogue ouvert. Car convoquer ce dernier sur le thème des utopies réalisables c'était déjà lui suggérer l'existence d'un remède minimal à la fois contre la fin des utopies et contre le catastrophisme ambiant et la mauvaise conscience qui minent largement, et non sans raisons, l'opinion publique des pays occidentaux. Pour accéder à une vision relativement claire de ce que ce remède mettrait en jeu, il a fallu en passer par l'analyse critique des deux figures polaires du militantisme issu de la génération Mai 68. D'un côté, l'image des communautés autarciques, en totale non-congruence avec la réalité du monde actuel, se confond désormais avec un mirage douteux et irénique dont la crédibilité s'est littéralement épuisée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est d'ailleurs plus la valorisation du courage de

6 P. Sloterdijk, *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, Christian Bourgois Éditeur, Paris 2000, p. 328.

7 M. de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Éditions Gallimard, Paris 1990.

couper les ponts qui viendrait à l'esprit aujourd'hui face à certaines de ces initiatives radicales, mais plutôt la lâcheté d'un acte qui aurait fuit devant les responsabilités émanant de l'impasse planétaire que l'on a évoqué plus haut. Ces mouvements se sont, pour la plupart, littéralement recroquevillés sur des petites communautés qui ont progressivement perdu de vue l'horizon premier de leurs luttes pour se cantonner aux préoccupations de l'économie familiale. De l'autre côté, l'immersion totale dans un activisme combatif radical a fini par entraîner un épuisement des ressorts de la résistance, un écueil qu'un intervenant désignait par l'expression de «*burn out* des luttes militantes»... avant d'avancer que tout engagement militant doit d'abord être envisagé du point de vue de sa «soutenabilité».

À quoi pourrait ainsi correspondre cette «militance soutenable» capable de nourrir le travail fictionnel de l'utopie dans le contexte actuel? Peut-être, d'abord, à la fondation d'un espace commun réussissant à faire converger les deux polarités précédentes: à la fois un espace qui nourrisse des formes d'implication dans le monde, cherchant à miner et briser l'évidence de sa réalité, et un espace qui, dans sa revendication de rupture, s'institue aussi comme un refuge contre cette même réalité. Un trait caractéristique de ces mouvements qui mobilisent des utopies, c'est qu'ils s'affrontent à l'opacité foncière du pouvoir technico-économique que met en jeu le capitalisme globalisé. D'un certain point de vue, le symptôme le plus visible de l'exercice de ce pouvoir est qu'il tend à canaliser et à restreindre les formes d'engagement dans le monde, à ruiner l'étendue des capacités anthropologiques et à détruire un certain pluralisme des modes de vie et d'existence. C'est là une autre voie de raisonnement par laquelle on regagne progressivement le plan ultime du politique: l'appauvrissement de la texture du monde qui dérive de ce symptôme visible limite, pour quiconque, son pouvoir d'interprétation, élimant

les ressorts imaginaires de sa critique, fragilisant tous les chantiers à prétention démocratique et injectant pour finir de la déception au regard des ressources de la participation. C'est en cela que le monde appelle désespérément aujourd'hui à être regardé et investi différemment, pour pouvoir y redéployer la multiplicité du sens et une pluralité de formes d'engagement<sup>8</sup>.

Il me semble intéressant, pour finir, de souligner qu'une difficulté inhérente à cette « militance soutenable » est qu'elle se doit d'avancer sur d'étroites lignes de paradoxe qui rendent délicate sa propre progression. Au fil des six rencontres, nous avons pu en identifier deux. Une première se dessine autour de la tension qui oppose d'un côté des nécessités fondationnelles d'ancrage dans un espace local, et de l'autre, des exigences d'accès et de recours à des ressources puissantes de mobilité. Cette nouvelle forme de militance orientée vers des utopies concrètes cherche à faire s'accorder des bienfaits propres à la dimension du proche et aux ancrages locaux avec les bénéfices de la mise en connexion potentiellement mondialisée de projets diffusables et d'acteurs porteurs de valeurs transversales. Préserver la singularité d'usages spécifiques, favoriser des projets endogènes, faire avec ce que l'on a, tirer profit de l'empreinte de savoirs traditionnels, récolter les bienfaits d'un frayage familial dans le monde... et parallèlement, redéployant l'imaginaire utopique sur cet ancrage, élaborer une multitude de branchements sur des réseaux

8 Soulignons, à cet égard, le travail opéré par une sociologie pragmatique attentive à restituer cette diversité possible d'engagements à partir d'une réflexion sur les variétés de biens communs et de bienfaits à l'échelle des proches; M. Breviglieri et J. Stavo-Debauge, « Le geste pragmatique de la sociologie française. Autour des travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot », *Antropolítica*. Revista Contemporânea de Antropologia e Ciência Política. Niterói, Volume 7, 7-22 (<http://www.passerelle.de/fremde-federn/breviglieri-marc---stavo-debauge-joan-1999.html>).

extérieurs affranchis de l'emprise du lieu et niant les distances. C'est là, au cœur de cette tension à laquelle se tient étroitement lié l'impact colossal du cyberspace et de l'aménagement réticulé du monde, que le parcours inédit de certaines initiatives communes alternatives semble pouvoir désigner de nouvelles inspirations utopiques<sup>9</sup>. Un parcours qui réunit une idée conservatrice (d'obligation de conservation), à travers laquelle il s'agit de protéger ou de restaurer une diversité vivante et un équilibre respectueux des milieux locaux, et une volonté de créer des « institutions concrètes » pensées à une très large échelle (notamment supranationale), modifiant l'éthique de l'appropriation des ressources, composant de « nouveaux chaînages symboliques », de « nouvelles pratiques d'automodération en réseau et de redistribution du surplus »<sup>10</sup>. Une seconde ligne de paradoxe nous amène à clore brièvement cette introduction. Ces utopies concrètes doivent être en mesure d'assumer une forme de non-coïncidence entre une temporalité d'intervention fondée dans l'urgence, par une brusque effraction placée au cœur de l'accélération des circuits économiques et informationnels qui nourrit les profits du capitalisme contemporain, et une temporalité prônant un ralentissement généralisé des modes de vie et des activités de production. Il faut donc précipiter le ralentissement ; et ces rencontres ont pu alimenter tant la critique qui justifie cette position (remise en cause des indicateurs de croissance, de l'emballement des cycles de consommation, de la nature du management dans les organisations et des effets collatéraux de la rationalité productiviste, de la névrose des hyper-mobiles, de l'abrutissement du touriste à grande vitesse, etc.), que le déploiement de l'argument, de fait fondamental pour une réflexion sur les utopies réalisables, que la lenteur se rend nécessaire

9 F. Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Éditions du Seuil, Paris 2006.

10 N. Auray, « Pirates en réseau : détournement, prédation et exigence de justice », *Esprit*, Paris juillet 2009.

pour pouvoir appréhender, accueillir et ancrer pleinement dans nos vies la différence et l'altérité, c'est-à-dire pour préserver l'imaginaire qui, indifféremment, s'en inspire et les vise.

On peut avancer que ces rencontres auront proposé un point de vue tacite sur le devenir des utopies réalisables : plutôt que d'esquisser des espaces imaginaires qui libèrent d'emblée une exploration des possibles, elles convoquent d'abord une épreuve de lucidité sur les conditions du possible, puis s'inquiètent et s'efforcent essentiellement de rendre des espaces communs disponibles à l'imaginaire<sup>11</sup>. C'est dans cet espace autorisé que se trouveraient les racines d'expériences en commun qui ébranlent les idéologies dominantes en produisant, simultanément, à la fois des formes ingénieuses de résistance et de provocation, mais aussi du différent fondé sur l'amplitude créative de l'usage ou encore des manières de faire chargées d'un nouvel investissement symbolique. Cela dit, ces rencontres n'auront peut-être pas suffisamment mis en valeur ce qui, des utopies réalisables, est encore tenu en réserve dans des civilisations qui alimentent la conception d'autres projections symboliques et mythiques du monde, d'autres manières de rêver et de renverser la réalité. Là, précisément, où l'anthropologie se retrouve être plus que jamais alliée à la littérature. De ce point de vue, Laura Sanchez et Laurent Valdès auront sans doute encore beaucoup à offrir dans la continuité de leur quête du Levant. D'autres tenteront de tenir en éveil un regard en direction du Sud. Franco Cassano nous rappelle ce défi à percevoir le Sud avec la puissance imaginaire qui fit le ciment de ses innombrables transformations, à comprendre que le regard du capitalisme contemporain a cristallisé le Sud dans un état

11 Voir par exemple : E. Cogato-Lanza, L. Pattaroni, M. Piraud et B. Tirone, *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes / Genève*, MétisPresses, Genève 2013.

méprisant, tenu à la périphérie de son empire, qu'il ne cesse donc de l'écartier et de le marginaliser<sup>12</sup>. Il faut aider le Sud à se penser « avec la force d'un savoir qu'il possède ». « Penser à pied ». « Aller lentement, c'est respecter le temps, y habiter avec peu de choses d'une grande valeur... Aller lentement, cela veut dire avoir une grande armoire pour tous les rêves, avec de grandes histoires pour de petits voyageurs... Cette pensée lente est la seule pensée, l'autre pensée est celle qui sert à faire tourner la machine, qui augmente sa vitesse, et qui s'imagine qu'elle pourra le faire à l'infini. La pensée lente offrira un abri aux réfugiés de la pensée rapide, quand la machine se mettra à trembler de plus en plus fort et qu'aucune pensée n'arrivera à contrôler ce tremblement. La pensée lente est la plus vieille construction antisismique »<sup>13</sup>.

12 Dans la préface qu'il offre à l'ouvrage de Franco Cassano, Predrag Matvejevic tient à rappeler la rigueur et la fermeté de l'argument qui ne sombre jamais dans l'écueil du chauvinisme ou de la nostalgie. Ni dans celui de l'historicisme : l'importance cruciale du monde méditerranéen *n'est pas d'être* une identité que mille histoires pourraient figer dans son essence, *mais de faire*, de se réinventer, de produire et sans cesse de renouveler un composé de différences croisées, une mer de rencontres, une foule bigarrée composée d'expressions voisines ; F. Cassano, *La pensée méridienne*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues 1998.

13 F. Cassano, *op. cit.*, pp. 15-16.